

Ayasha

# Les vitraux bleus





Ayasha

Les Vitraux bleus

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8672-1

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

# 1

C'est un mercredi matin, aux alentours de 9 heures, et dans son appartement de la rue des Comptes, une jeune femme dort profondément au chaud sous la couette moelleuse de son lit. Sa chambre baigne dans une douce lumière tamisée par les voiles fuchsia et les rideaux épais, couleur crème, pendus aux tringles de sa fenêtre. Le souffle régulier de sa respiration n'est qu'un murmure dans cette pièce silencieuse. Elle habite au deuxième étage d'un immeuble de quatre logements. Si le bâtiment commence à dater, l'appartement a été lui complètement rénové. Il est décoré avec goût et simplicité. De nombreux livres de médecine sont éparpillés un peu partout dans la chambre. Certains, empilés au gré des lectures, sont posés là, par lassitude, comme à l'abandon. Il y a aussi beaucoup de photos punaisées au mur, sur des tableaux de liège, en dépliants ou pendues sur une corde à linge. Sur la table du salon, trône un ordinateur et des feuilles de cours dispersées. Le sommeil a dû vaincre l'étudiante en plein apprentissage.

Soudain, la sonnerie de la porte d'entrée retentit avec un bruit à réveiller les sourds. Dans un sursaut,

Marie tombe du lit, puis elle enfle son peignoir et s'approche de la porte en courant.

— Qui est-ce ?... Zoé !

Un sourire vient se glisser sur le visage encore endormi de Marie. Zoé ? C'est sa voisine. Elles ont emménagé la même année. À force de se croiser et de se rendre service, leur relation de voisinage est devenue une tranquille amitié faite de cafés et de confidences. Zoé est couturière dans une petite boutique. Devenue la référence du quartier, de par la qualité de son travail, le local ne désemplit pas. Sa fraîcheur et sa spontanéité créent une ambiance qui plaît à ses clientes. Réputée pour sa franchise et ses conseils, elle travaille afin que les femmes ressortent toujours à leur avantage dans les habits retouchés. Marie est étudiante en médecine. Sa vie est faite de révisions, de travail en bibliothèque, de gardes et de stages à l'hôpital. En regardant d'un peu plus près cette relation, il est facile de se rendre compte que ces deux jeunes filles n'ont pas grand-chose en commun. Leur rythme de travail, ainsi que leur activité professionnelle n'ont rien à voir. L'une est extravertie, l'autre est solitaire. Mais finalement, ces différences créent une relation riche d'échange et de partage. Ainsi elles s'aiment bien et composent chacune avec les particularités de l'autre. Quand Marie écoute de la musique toute la nuit, Zoé ne dit rien. Quand Zoé reçoit ses amis, Marie s'en accommode. Mais ce qui les relie vraiment, ce sont toutes ces étapes de vie qu'elles ont partagées. Les histoires d'amour, les chagrins qui leur ont succédé, les galères de travail, les coups de colère, les railleries et bien sûr les victoires et les joies. Vingt fois, cent fois, elles ont refait le monde.

Il y a dans cette rencontre une sorte de communion inexplicable, et une originalité sans pareille.

Ce matin-là, Zoé est donc à la porte, au bord des larmes. Décomposée.

— J'ai besoin de toi.

Un étage plus bas, dans la cuisine, elle montre du doigt le réfrigérateur.

— Albert a attrapé la bague de ma mère. Cet idiot s'est réfugié derrière le frigo. Je n'arrive pas à me glisser pour l'attraper. Et les croquettes ne semblent pas lui suffire pour qu'il accepte de ressortir. Remarque ! C'est une marque d'intelligence de sa part car je suis en rage contre lui. Sans rire, la bague de ma mère. C'est un sacrilège. Bref ! Je ne vois rien en plus, même en me penchant. Ça m'énerve.

Le débit a été rapide, les phrases se sont succédé à toute vitesse. Tout à fait le genre de Zoé, cette façon de parler avec des phrases bien à elle. Marie sourit. Elle adore.

— Tu ne vois pas qui ? Ta mère, Albert ou la bague ?

— La bague ! Tu n'es pas drôle, Marie.

Il est certaines circonstances où il ne sert à rien de discuter, encore moins de juger de la situation. Pas besoin de se demander pourquoi Zoé n'a pas tiré le frigo ! Marie fait donc bouger l'engin, le tire en avant et le tourne pour laisser un espace dans lequel elle se glisse.

— Albert ! soupire-t-elle...

Pourquoi pas Bernard, pendant qu'on y est.

— Pourquoi ris-tu ?

— Pour rien.

En récupérant la bague, du bout des doigts, Marie sent le chat qui l'agrippe, qui remonte sur son dos pour filer ensuite vers le salon.

En reculant doucement, la bague au creux de sa main, elle voit l'inscription écrite sous le placard : « Sans grain de folie, il n'est point d'homme raisonnable. »

En étant plus grande, elle se serait cognée la tête, et le regard vers le bas, n'aurait pas vu ce message laissé là, comme une pensée silencieuse.

Mais presque debout, découvrant ces mots écrits par une main inconnue, elle se sent interpellée et s'interroge sur les grains de folie de sa vie.

Après avoir rendu la bague à son amie, elle s'est assise à la table de la cuisine, non sans avoir jeté un œil au-dehors dans la rue, ainsi qu'à la maison d'en face.

— Tu as vu qui habite la maison, finalement ?

— Oui, c'est un type sympa. Bon ! Il ne parle pas beaucoup. Mais il écoute pas mal. Je lui achète parfois son pain quand je vais à la boulangerie. Il m'a récupéré Albert dans son jardin la semaine dernière. Et je dois dire qu'il a su trouver les mots pour me rassurer.

— Mais Zoé, Albert est un chat, il aurait su se débrouiller.

— Albert ? Tu rigoles ou quoi ! Il a toujours vécu en appartement.

Marie jette un regard en coin à son amie qui prépare le café.

Détendues dans la cuisine, les deux jeunes femmes maintenant silencieuses savourent la boisson chaude du matin. Elles écoutent les bruits du dehors. Que c'est bon de sentir le soleil du matin, d'entendre les voix



d'enfants qui, comme une vague, annoncent l'heure, celle de la pause de dix heures, puis qui s'éteignent au loin. La cacophonie des oiseaux qui s'affairent à leur nid et le brouhaha de la ville qui s'active.

Marie rompt le silence de la pièce.

— Qu'est-ce que je me sens bien chez toi, que du bonheur.

...

Zoé, comme à son habitude, passe du coq à l'âne.

— Marie, pourquoi est-ce si compliqué d'aimer ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce qu'on y met trop d'amour, trop d'attente, trop d'enjeu, tous nos rêves...

— Oui, peut-être...

Elle a répondu les yeux dans le vague.

Finalement, elle reprend, plus présente :

— Tiens ! T'ai-je dit que je vais partir en vacances bientôt ? J'ai enfin pu me libérer. Je vais aller zoner sur Internet pour trouver une destination pas chère...

Et pendant que Zoé énumère les destinations ensoleillées de rêve, Marie prend conscience de sa solitude de célibataire.

De retour dans son appartement, elle prend le temps d'une bonne douche. La conversation de Zoé est toujours passionnante mais un peu étourdissante. Le débit des mots et les dizaines d'idées qui se succèdent, pendant un temps très court, lui demandent parfois une forte concentration. À fond, Zoé était à fond ce matin-là.

« Je n'arrive pas à suivre. Si j'avais la moitié de son énergie, le monde serait à moi. »

Après s'être habillée, Marie se pose devant son ordinateur. Plutôt que de se replonger dans ses cours, elle essaie de faire quelques QCM.

Aujourd'hui, rien n'y fait, elle n'y est pas. En général, les questions et les réponses défilent dans sa tête. Bachotage jour après jour pour un concours auquel elle hésite à se présenter.

Mais aujourd'hui, sa pensée s'évade. Tout se mélange dans sa tête.

Le temps d'un claquement de porte, le temps d'un clin d'œil : « Sans grain de folie, il n'est point d'homme raisonnable. »

« Oui, pense-t-elle d'un hochement de tête, qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. »

Marie se demande bien de quoi sera faite sa vie.

C'est son passé qui s'impose à elle maintenant, son enfance avec Stéphane et les vacances qu'ils passaient ensemble. Dans cet appartement justement qui était celui de la grand-mère de son ami.

Amis d'enfance, amis adolescents. Son amour fraternel l'a rassurée, portée. Sa présence à ses côtés avait le don de la sauver d'elle-même.

Et puis sa grand-mère ! Quels souvenirs !

À Grenoble, dans ce trois pièces, elle les accueillait. Chaque jour, ils partaient en ballade.

Avant de partir, il y avait les crêpes traditionnelles. Irremplaçables. Puis, la grand-mère est morte. Elle a légué son appartement à son petit-fils. Celui-ci l'a retapé. Ne pouvant se résoudre à le vendre et il a donc cherché un locataire !

Bref : Marie.

La porte des souvenirs se referme. Pas question de laisser l'autre revenir. Marie est trop fragile pour l'affronter.

Finalement, de rêverie en rêverie, l'heure du travail approche. Ça l'arrange bien. Les QCM sont rangés. L'ordinateur est verrouillé. Le concours de l'internat est un objectif depuis le début de ses études. Tous les étudiants en parlent, pronostiquent, révisent. Mais pour elle, il n'y a que des questions.

« Qu'est-ce que je veux faire comme spécialité ? »

La difficulté l'effraie.

« Je n'y arriverai jamais. »

Elle avale en vitesse deux yaourts et une pomme puis descend l'escalier, et file vers le tramway qui va l'emmenner au centre hospitalier universitaire pour prendre son service. Son stage aux urgences se passe bien. L'équipe est sympa, soudée, face à la masse de travail et à la tension permanente qui y règne.

20 heures. Marie sort des urgences, dans la douceur humide de ce soir de juin. Elle se laisse emporter par la beauté du crépuscule qui endort tout doucement la ville. Après avoir laissé l'entrée des urgences derrière elle, ses pas la guident vers la ville.

Marcher dans les rues, lui permet d'évacuer la tension accumulée au travail. Et il y en a eu du stress ce jour-là !

Normalement, elle aurait dû finir à 18 heures, au début de la garde. Bien que sa relève soit arrivée, elle n'est pas partie. Impossible de partir en plein milieu d'un soin, d'une prise en charge de patient ou d'une conversation.

Et puis, il lui faut souvent un moment pour sortir. Ce moment, c'est celui de la réadaptation. Après un

état de tension permanente, elle doit retrouver le rythme lent du dehors. Alors, souvent, elle prend un café dans la salle de détente. Parfois une image l'accompagne, dont elle ne sait se défaire, comme si elle était imprégnée. Aujourd'hui, c'est la vision de ce papy s'étouffant sur son insuffisance respiratoire, en pleine détresse. Il est là dans son esprit. Une vie accrochée à un fil d'oxygène. Chaque inspiration, chaque bouffée d'air comme un effort, pour survivre. Ses yeux à moitié fermés, il ne pouvait même plus parler sans manquer d'air.

Comme à chaque fois, elle s'interroge sur sa place aux côtés de ces patients. Comment soulager quand on ne peut pas guérir ?

Sans se rendre vraiment compte du chemin parcouru, elle se retrouve en centre-ville.

Zoé lui a souvent dit qu'il fallait qu'elle prenne du recul par rapport à ce qu'elle voyait à l'hôpital.

Ce qui fait bien rire Marie.

« Tu parles d'une expression. Prendre du recul. »

La mort et la souffrance font aussi partie de l'apprentissage du médecin. Il faut bien les vivre ! Cela ne s'apprend pas dans les livres.

Elle accélère le pas. Et rentre rapidement chez elle. Son havre de paix. Épuisée, elle mange pour manger. Et s'échappe un moment derrière un film. Elle y vide son esprit et pleure pour se laver de son trop-plein d'émotions. Puis elle va se coucher. Journée bouclée.

## 2

Marie court. Elle court à en perdre haleine. À moitié asphyxiée, la respiration est pénible, elle sait qu'elle doit avancer, mais ses pieds sont collés au sol, ils pèsent trois tonnes. Impossible d'avoir une foulée efficace. Chacun des mètres gagnés lui coûte un effort maximum. Le quai se déroule devant elle, interminable. L'atmosphère autour est lourde, la lumière grise est celle d'une pièce dont le soleil vient de se retirer. Dernier appel, son bateau va partir et elle est en retard.

« Vite ! Allez vite ! »

Une barrière se dresse sur sa route ! Elle s'arrête.

Un contrôleur lui demande son billet d'embarquement. Billet qu'elle n'a pas ! Malgré les négociations, impossible de le faire céder. Sans s'énerver, elle cherche dans son sac.

« Bon sang ! Le bateau va partir ! »

Ses mains sont fébriles, son cœur bat vite et fort, dans son esprit la notion d'urgence est omniprésente.

« Viiiite ! »

Le bruit de l'eau qui clapote sur le quai. Le claquement sourd de l'ancre qui remonte. Son sac n'en finit pas de se vider. Pas de billet.

À nouveau, la voilà qui court, vite, le long du quai, sans fin. Des personnes essaient de l'arrêter. Avec la bousculade, elle a l'impression de nager à contre-courant. La distance ne diminue plus entre elle et le bateau. À nouveau le contrôleur ! Il lui demande le billet d'embarquement.

Elle se retourne, ne l'avait-elle pas déjà passé ?

— Votre billet s'il vous plaît ?

Il tend la main, son regard est vide, sa voix est sourde, le débit de parole est lent.

— Mais ne vous l'avais-je pas déjà donné ? Vite VIIIITE ! Laissez-moi passer. Urgence urgente.

Elle ouvre les yeux. Reprend son souffle. Il pleut. La pluie crépite sur la fenêtre de la chambre. Et le vent souffle.

Claquement à nouveau. Cela aussi est réel. Entre rêve et réalité, un petit moment de confusion.

Se réveiller ainsi, au milieu de la nuit, est toujours source de malaise pour Marie.

Le bruit dans la rue continue. Irrégulier, il empêche le sommeil de revenir.

Malgré son cœur qui tape et son envie de vomir, résidu d'un sommeil inachevé, elle se lève.

C'est le volet de la fenêtre du rez-de-chaussée de la maison d'en face. Il claque. Encore et encore, à chaque rafale de vent. Complètement libre, sans rythme particulier.

Son regard se porte sur ce volet. La pluie se calme et le vent s'apaise.

La réflexion de Marie se poursuit, intemporelle, sur cette habitation.

« Cette maison m'intrigue. Je ne vois jamais personne mais les volets sont toujours ouverts. Rien n'est clair derrière ces fenêtres ! »

Depuis quelques semaines, parfois, une lumière lui signale une présence de vie.

Mais jamais une silhouette. Pas de déménageurs. Puis cette nouvelle présence, qui est apparue après deux ans de saisons successives, sans âme qui vive. Zoé, elle a déjà rencontré ce nouveau voisin.

— Sympa le type, a-t-elle dit.

Marie veille souvent cette maison. Comme une amie, avec qui elle aurait de longues conversations.

Sans réellement savoir pourquoi. Une sorte de curiosité qu'elle ne s'explique pas.

Ainsi, elle confie à la porte d'entrée de cette maison-amie son envie de rencontre. À la fenêtre de droite, elle donne une cuisine rouge profilée. Un escalier en bois doit monter à l'étage. Et la fenêtre de gauche, forcément un grand salon avec cheminée. Son imagination lui permet toujours de s'évader. En fait, elle rêve d'une autre vie.

Un soupir. Le silence est revenu. La pluie n'est plus qu'un doux murmure qui la berce. Et le sommeil vient la raccompagner jusqu'à son lit.

« Demain, je vais m'occuper de ton volet, ma belle. Cela ne doit pas être bien compliqué ! »





### 3

« Et bien si ! C'est compliqué ! Je suis bête ou quoi. Un volet, un crochet. Je n'y arrive pas. »

Marie recule. Hoche la tête. Réessaye. Et manque de prendre le volet qui revient avec force dans son visage.

— Mmmh, je ne suis pas certain que vous allez y arriver ainsi. Et... je ne comprends pas bien ce que vous faites là.

...

Elle se retourne et se retrouve nez à épaule avec un grand brun, qui est manifestement celui qui habite la maison. Conclusion brillante de celle qui vient d'apercevoir un café dans la main de cet homme qui lui parle.

— Je suis venue chercher des bulbes de tulipes. Et, en passant, j'ai vu le volet mal ouvert ou mal fermé, c'est selon. Voilà.

— Voilà ?

Elle est de plus en plus gênée. Tout doucement, elle commence à reculer.

— Je suis désolée. Je vais vous laisser, je ne voulais pas vous déranger. Je ne savais pas que vous étiez là. Vraiment ! Excusez-moi !

— De quoi dois-je vous excuser exactement ?

Impossible de le regarder dans les yeux. Complètement submergée par un sentiment de honte, elle est déjà en train de faire demi-tour quand il la rappelle.

— Tant qu'à faire ! Puisque vous êtes là. Peut-être pourriez-vous m'aider à le fixer.

Puis il disparaît dans la maison. Pour revenir, quelques minutes plus tard avec l'outillage adéquat. Sans un mot, il se met au travail, dirigeant les gestes de la jeune fille avec son regard et ses mains. Et c'est certainement ce qui surprend le plus Marie, le volet a retrouvé sa place contre la façade en moins de cinq minutes.

Elle reste encore silencieuse, mais son esprit, lui, ne l'est pas !

« Ça pour un grain de folie ! Tu peux dire qu'il fallait oser ! »

Elle se tourne enfin vers son voisin, les yeux un peu vagues, l'esprit confus, pour prendre congé :

— Je vais vous laisser. Je dois aller travailler.

— Repassez quand vous voulez pour les bulbes de tulipes.

— Les bulb... C'était une blague en fait, les bulbes... je...

Sourire.

OK. Sur une échelle du ridicule de 0 à 10. 8. Super ridicule.

Marie file le plus vite possible, sans se retourner.

## 4

— Non mais, la honte, la honte ! Je te jure ! Je n’y crois pas !

— Arrête de bouger.

Marie se baisse vers Zoé qui essaie de lui faire un ourlet au bas de son pantalon.

— Ne me dis pas de ne pas bouger. Ne me dis pas que je suis un boulet ou que je suis ridicule, je le sais ! J’enrage.

— Tiens-toi tranquille !

— Franchement. Non mais d’où il sortait ce type ? Ne me dis pas de sa maison, je vais être encore plus énervée ! Oh ! Et puis, je n’ai aucun à propos ! Tiens ! Pourquoi je lui ai parlé de fleurs. Franchement comme humour il y a mieux non ? Cela ne m’étonne pas que je sois solitaire ! Je suis complètement associable. Remarque, j’ai une solution : me noyer dans mon travail. Là, au moins, je me sens bien.

Les phrases se sont succédé, les unes après les autres sans que Zoé ne manifeste aucun signe d’intérêt. Concentrée sur son travail, elle s’occupe du pantalon de son amie.

Finalement, c'est Marie qui finit par se préoccuper de ce que fait l'artiste.

— Eh ! Ne me fais pas des pattes d'éph !

Ce qui ne fait ni chaud, ni froid à celle qui travaille à ses pieds.

Dans la boutique, le silence règne, entre deux chansons, entre deux flots de voitures que déverse le boulevard au rythme des feux verts, entre deux monologues.

La douceur de la lumière et la photo de désert qui orne le mur, emmènent la pensée de celle qui, un instant avant, se plaignait de sa solitude, vers une solution plus radicale et surtout plus immédiate que la noyade dans le travail.

— Remarque ! Je pourrais me faire pousser les cheveux plus longs. Avec les cheveux noirs. J'aimerais bien avoir les cheveux noirs. Cela serait fantastique, je serai remarquée, plus la peine de parler, j'afficherai ma différence

Silence.

— Tu as décidé de ne plus me parler ? Laisser passer les anges, me laisser dans le vent ? Vas-y, dis-moi ce que tu penses de mon idée !

Zoé s'est redressée. Elle la regarde, en attendant patiemment d'avoir la certitude que le débit de paroles se tarit.

Un sourire éclatant et moqueur se dessine alors sur son visage :

— Et bien ! Fais voir... oui. Avec la frange devant et les cheveux lissés sur les épaules. Cela va te donner un style typique famille Adams non ? C'est sûr, là tu vas avoir un genre. Le problème c'est quel genre ! Je vois bien tes patients voyant arriver une espèce de